18

Un météore

[Où apparaît l'Espagne.]

Le portrait que Jacques Van Laethem fit de l'archiduc Philippe, âgé de vingt ans, ne convainc guère d'une beauté, même indécise. C'est un visage peu intelligent, plutôt veule, insignifiant pour tout dire. On l'a trouvé beau. Tant mieux pour lui. À moins qu'il ne fût beau comme fut jugé bon son grand-père, cet autre Philippe ? Le sens des mots est parfois si subtil !

Philippe Le Beau est accueilli avec enthousiasme par ses nouveaux sujets. Ce qui compte à leurs yeux, c'est qu'il est un naturel du pays. Il l'est non seulement de fait, ayant été élevé à Malines, mais d'esprit, car ses précepteurs se sont ingéniés à en faire un prince bourguignon : cet archiduc d'Autriche ne connaît même pas l'allemand et, pour son père, c'est un étranger. Les grands de la noblesse ont voulu un souverain selon leurs vues et la réussite est complète. Philippe Le Beau est si docile qu'Olivier de la Marche l'appelle « Croit-Conseil » ; par opposition à son farouche grand-père qui n'écoutait jamais personne.

Les privilèges arrachés à Marie de Bourgogne ou même à Maximilien sont abolis au profit du pouvoir central, et l'euphorie est telle que personne n'y trouve à redire. Le pays est en paix et, pour la maintenir, on entend observer la neutralité entre les puissants voisins, la France et l'Angleterre. Quelle surprise pour Maximilien ! Il vient de former une ligue contre la France, avec le concours de Venise, du pape, de Milan, de Ferdinand et d'Is belle, alors que son fils, loin d'appuyer sa politique, fait preuve d'une indépendance insolite et ne se gêne pas pour flirter avec la France.

Une parenthèse. C'est bien la première fois que les Espagnols apparaissent sur le théâtre européen. On s'en serait volontiers passé, mais qu'y faire ? Après une longue lutte, les rois catholiques viennent de parachever, par la prise de Grenade, la « Reconquête ». Malgré leurs promesses, ils se sont mis à oppresser les Maures, tant est grand leur zèle pour la foi chrétienne, et c'est aussi pourquoi ils ne cessent de traquer les Juifs. Pour que leur action soit plus efficace encore, ils ont supplié le pape de pouvoir instaurer l'inquisition et, en 1480, Sicte IV leur a accordé cette faveur. Dès l'abord, le nouvel organisme a fait merveille. Torquemada, le célèbre Grand Inquisiteur, s'est dépensé comme pas un pour extirper le mal. Les plus modestes lui accordent 2.000 brûlés vifs, d'autres poussent jusqu'à 8.800. Les torturés, les exilés et les ruinés se monteraient, selon d'aucuns, à 50.000, mais on rencontre aussi des chiffres d'une inquiétante précision, tel 89.994. Cet homme zélé eut des successeurs, notamment Deza et

Cisneros, dont on parle moins, sans qu'il faille pour autant mésestimer l'efficacité de leur travail. Grâce à ces exemples édifiants, les rois catholiques héritent des biens confisqués, ce qui leur permet de poursuivre cette œuvre pie. Pour ceux qui ne comprendraient pas, rappelons l'édifiante explication du père François de Machado selon laquelle l'inquisition « fut fondée dans le ciel » avec Dieu comme Premier Inquisiteur.

C'est pourquoi un simple mortel se répétera, une fois de plus, que les desseins de Dieu sont impénétrables.

Après de longues hésitations, ces rois catholiques ont permis d'autre part à Christophe Colomb d'aller à la recherche, vers l'ouest, de cette nouvelle route des Indes, plus courte selon les experts. Et, sans le faire exprès d'ailleurs, cet aventurier leur découvre l'Amérique, convaincu au reste qu'il a touché au but. C'est pourquoi on appelle toujours Indiens les aborigènes de ce nouveau monde, auquel Amérigo Vespucci donna son nom, ce qui est vexant pour le Génois. L'erreur de Colomb vaut aux rois catholiques un empire immense dont personne ne connaît l'étendue ; et, s'il ne leur fournit pas les épices tant convoitées, il recèle un métal qui l'emporte sur tous les ingrédients, sur toutes les marchandises, parce qu'il résume tout, étant, depuis la plus haute antiquité, le talisman qui ouvre toutes les portes, qui satisfait tous les désirs, qui transforme en réalités les rêves les plus absurdes ; c'est l'or, vous l'avez deviné.

Placé devant ce monde élargi, le pape Alexandre VI le coupe froidement en deux, selon une ligne arbitraire, et sans savoir au juste ce qu'il coupe ; il donne ce

qu'il croit être la meilleure part à l'Espagne, car il est Espagnol, et l'autre au Portugal, dont les marins poursuivent la découverte.

On le voit, dans tous les domaines, la fortune sourit aux rois catholiques. Aussi songent-ils à augmenter leur prestige et leur puissance, puisqu'il est du destin des hommes de ne jamais se contenter de ce qu'ils ont. Et comment réaliser ce dessein, si ce n'est en se mêlant des affaires d'autrui ? C'est ce qu'ils font. Ils disposent à cette fin d'un riche matériel : deux fils et quatre filles à marier. Judicieusement placés, ces six rejetons insinueront l'influence espagnole dans mainte maison souveraine. Et quelle source magnifique de revendications et de conflits !

Ils commencent par les Habsbourg, en faisant coup double : l'héritier de Castille, Don Juan épousera Marguerite d'Autriche, la fille de l'Empereur ; et Jeanne de Castille, que l'histoire appellera La Folle, sera unie à Philippe Le Beau.

L'affaire est menée rondement. Le même bateau qui débarque Jeanne en Zélande emporte Marguerite vers l'Espagne, non sans essuyer une tempête telle que la princesse bourguignonne pensa y laisser sa vie. D'où la plaisante épitaphe qu'elle fit à ce propos :

Cy gist Margot, la gente demoiselle
Qu'eust deux maris et si mourut pucelle.

[Des gens habiles.]

En mariant son fils à cette infante – et tant pis si elle est un peu folle ! – Maximilien évite les embûches d'un mariage français ou anglais, car ses « cousins »,

tant celui de France que celui d'Angleterre, ont toujours quelque fille en réserve, et il les déteste. De plus, par ce mariage, Philippe est entraîné malgré lui dans la politique paternelle. L'empereur marque donc un point, mais la partie est loin d'être gagnée. Les Pays-Bas ne viennent-ils pas de signer un traité avec le roi d'Angleterre ? L'éviction du chancelier Jean de Carondelet, grand ami de Maximilien, l'élévation de François Busleyden, adversaire du même Maximilien, autant de signes non équivoques d'indépendance à l'égard de l'Empire. Et ce traité avec le roi de France qui assure, au prix d'importantes concessions, la paix entre les deux pays ! Philippe renonce entre autres à ses prétentions sur la Gueldre, alors que son père est en lutte avec Charles d'Egmont qui combat pour reprendre l'héritage de ses ancêtres. Mieux encore : Philippe accorde libre passage aux troupes que le roi de France envoie au secours des Gueldrois et qui sont donc destinées à combattre les soldats de son père ! Concession beaucoup plus importante encore, Philippe a renoncé à la Bourgogne, le berceau même de sa maison ! Maximilien, ce poète qui ne perd pas le sens des réalités, n'y comprend apparemment rien. Il a essayé d'obtenir quelque argent pour continuer sa campagne de Gueldre, mais les États Généraux le lui ont froidement refusé : il est loin, et cet éloignement avive les courages… S'il a beaucoup d'imagination, il n'a jamais d'argent ; aussi, pour gagner son fils à sa politique, pour contrecarrer ses concessions envers le roi de France, il lui fait don de la Bourgogne. Cadeau magnifique ! Le seul inconvénient, c'est que, pour entrer en sa possession, il faudrait l'aller arracher de force à Louis XII.

La politique menée par Philippe est de la bonne politique, puisque la paix règne, que le commerce et l'industrie prospèrent. Et le port d'Anvers connaît un essor merveilleux. Paradoxalement, il le doit avant tout à Maximilien. Celui-ci, pour se venger de Bruges, avait invité les marchands étrangers à s'établir à Anvers et, comme cette invitation se doublait de maint privilège, les marchands avaient obtempéré. En foi de quoi les Hanséates, les Portugais, les Vénitiens, les Florentins, les Lucquois et tous les autres ont déserté les bords du Zwin pour ceux de l'Escaut où ils ont rencontré de nombreux Anglais. Depuis 1485, Anvers possède officiellement une Bourse, la première de l'Europe selon d'aucuns. Ce point est contesté, comme sont contestés tous ceux qui touchent à la primauté de quoi que ce soit. Le mot a donné lieu, lui aussi, à mainte controverse. Guichardin le fait dériver d'une noble famille brugeoise. Une famille anversoise aurait également des titres. D'autre part, des actes passés à Bruges au XIII^e^ siècle parleraient d'une « bursa » ou « buerse ». Le mot, on le sait, se pare encore de mainte autre signification, aussi me garderai-je d'intervenir dans ce délicat problème.

Si de nouvelles industries, telles l'imprimerie et la taille du diamant, se sont implantées à Anvers, la navigation demeure sa grande source nourricière. Tout cela ne va pas sans quelques heurts. En 1492, les Anversois livrèrent même un combat naval contre ceux de l'Écluse, tout comme ils avaient organisé sept ans plus tôt une expédition victorieuse contre le fort élevé par les Brugeois pour empêcher, le canon aidant, la navigation sur l'Escaut. Mais rien n'arrête

plus l'essor anversois. Au reste, le pouvoir central s'oppose, quand il le faut, au particularisme étroit des États et des villes.

Philippe n'avait que dix-huit ans quand il signifia aux États de Brabant qu'ils n'avaient pas à se mêler de ses affaires. Il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. De solides conseillers l'entourent. Sur les quatorze membres de son conseil, deux sont allemands et trois natifs de Bourgogne, les neuf autres sont des naturels du pays. On voit poindre ici un homme qui fera parler de lui : « Guillaume de Croy, dont le nom, comme on sait, est brillant et les mérites illustres », selon l'opinion de Juste Lipse. Ce Croy est seigneur de Chièvres et c'est sous ce nom qu'il est connu. Il appartient à cette famille, aujourd'hui princière, qui sut collectionner comme nulle autre titres et dignités. Ils sont seigneurs, comtes, marquis, ducs ou princes. L'un est grand d'Espagne, un autre cardinal archevêque. À un maréchal de France s'oppose un maréchal héréditaire du Saint Empire et au général autrichien répond un généralissime russe. On trouve les Croy à peu près dans tous les camps mais, en ordre principal, dans les Pays-Bas et, comme dit le dicton flamand, toujours près du feu parce qu'il y fait le plus chaud. Les Croy servent les ducs de Bourgogne depuis Philippe Le Hardi et toujours aux premières places. Je l'ai déjà dit. L'un d'eux trahira avec l'appui de son frère son filleul, le Téméraire.

L'essor de la famille n'est pas arrêté pour si peu. Nul ne montera aussi haut que le seigneur de Chièvres. C'est un soldat et c'est un politique. Il est nommé chevalier de la Toison d'Or le jour même où

Philippe Le Beau, âgé de treize ans, est affranchi de la tutelle paternelle. Quoique chambellan et conseiller de l'archiduc, Chièvres fera, par permission spéciale, la première campagne d'Italie avec Charles VIII qui, pour camoufler ses appétits italiens, avait annoncé qu'il allait attaquer le Turc. Selon Brantôme, son armée était « espouvantable à voir, pleine de gens de sac et de corde, mauvais garnements échappés à la justice et surtout marqués de fleurs de lis sur l'épaule, gaillarde compagnie mais de peu d'obéissance ». Chièvres revient de l'expédition chargé de butin : tableaux, statues, meubles et manuscrits. Pirenne en conclut qu'« au sein de la haute aristocratie, les mœurs s'affinent et l'horizon intellectuel s'élargit ». Chargé de plusieurs missions en Allemagne, Chièvres est nommé bientôt grand bailli du Hainaut ; Ce n'est qu'un début. Si le soldat aime se battre – en 1499, il guerroie dans le Milanais, sous Louis XII – le politique est un partisan décidé de la paix. Il marqua, certes, une dilection pour la France, puisque à deux reprises il mit son épée au service de ses rois, mais la raison s'accorde, en l'occurrence, avec le sentiment. En effet, pour que les pays de par-deça puissent vivre en paix, il faut qu'ils ne soient pas brouillés avec ce puissant voisin qui longe toute leur frontière méridionale.

François de Busleyden, ancien précepteur de Philippe Le Beau et futur archevêque de Besançon – à ne pas confondre avec son frère Jérôme, dont l'hôtel à Malines fut tôt renommé pour ses richesses (c'est l'actuel musée de la ville) et qui contribua par son testament à la fondation du Collège des Trois Langues

à l'Université de Louvain – se retrouve également dans mainte négociation. Il y en a d'autres, tels les Berghes qui tiennent pour l'Angleterre. Mais tous les conseillers de l'archiduc tendent au même but : soustraire le pays aux aventures.

[La mort, cette inconnue.]

Hélas ! des morts en cascade viennent contrecarrer ce très louable dessein et précipiter Philippe Le Beau dans les affaires espagnoles, au grand dommage des pays de par-deçà.

En 1497 meurt Don Juan, le mari de Marguerite, et un an après Isabelle, la sœur de ce dernier et son héritière. Enfin, en 1500, Don Miguel, le fils de celle-ci, s'éteint à son tour, de sorte que, du coup, la femme de Philippe Le Beau devient l'héritière des royaumes d'Aragon et de Castille !

Au début, il ne semble point que l'on ait entrevu les conséquences redoutables de cette nouvelle situation. Philippe Le Beau poursuit sa politique traditionnelle. Un fils lui est né en 1500 : Charles, duc de Luxembourg. À peine âgé d'un an et demi, il est décidé qu'il épousera Claude, la fille de Louis XII et d' Anne de Bretagne, et la petite princesse apportera en dot l'héritage de sa mère. C'est, dit-on, une idée de la reine Anne. Curieuse idée, dont la réalisation signifierait un affaiblissement considérable de la France. Et Louis est d'accord ! Où a-t-il la tête, le roi de France ? Ailleurs, il n'en faut point douter, et cet ailleurs s'appelle l'Italie. Ce fut la passion de son père, ce sera celle aussi de François I^er^, son successeur. À cause de ce rêve italien, dans l'espoir d'avoir les

mains libres là-bas au-delà des monts, il concède tout. Et puis, ces enfants sont jeunes. Il a le temps. Il reste toujours, en dernière extrémité, les moyens dilatoires, la mauvaise foi…

Quand, en décembre 1501, Philippe le Beau et sa femme, en route vers l'Espagne, arrivent à Blois, de grandes fêtes y sont organisées en leur honneur. Louis XII et Philippe jurent sur l'hostie consacrée de respecter un traité qui confirme et précise quelque autre traité dont l'efficacité paraît sans doute aléatoire. Tout cela déplaît fort à Ferdinand, ennemi juré de la France. Il s'efforcera, mais en vain, de contrecarrer son gendre : les Cortès d'Aragon et de Castille reconnaissent Philippe et Jeanne comme héritiers présomptifs.

Philippe poursuit sa politique pro-française. Après avoir signé à Lyon, en 1503, un traité relatif au royaume de Naples, il en signe trois autres l'année suivante, à Blois. Le premier règle les conditions du mariage de la princesse Claude avec le futur Charles Quint : le second rétablit la paix entre Maximilien, Philippe et Louis XII, qui conviennent sans rire qu'ils ne seront plus « qu'une âme dans trois corps » ; le troisième noue une alliance contre Venise. Inutile de s'appesantir sur les stipulations accessoires, elles ne seront pas respectées, et les essentielles point davantage. Il se peut que des préoccupations dynastiques du côté de l'Espagne aient incité Philippe à jouer cette politique – il s'agit de ne pas se mettre Louis XII à dos, le beau-père suffit – mais elle demeure dans la ligne de ses conseillers : dans cette affaire des traités, l'ambassadeur de Philippe n'est autre que Chièvres.

La mort d'Isabelle La Catholique oblige Philippe à prendre position. La reine défunte a confié par testament la régence à Ferdinand, au mépris des droits de sa fille Jeanne. La manœuvre est claire. Comme Jeanne est une malade mentale, on veut empêcher Philippe de régner à sa place. De Bruxelles, Philippe réplique en se faisant proclamer roi à Sainte-Gudule. Mais il comprend que ce geste doit être suivi d'un autre, plus concret : il lui faut se rendre en Espagne pour y prendre possession du royaume de Castille.

Auparavant, accompagné de son fils Charles, il se rend en Allemagne pour y rencontrer l'Empereur. Désormais, les deux Habsbourg s'efforceront d'accorder leurs vues au mieux de leurs intérêts dynastiques. On les comprend. Leur horizon s'est prodigieusement élargi. Quelle ascension depuis ce château de l'Argovie d'où ils sont partis ! Deux siècles ont suffi pour les porter à leur situation actuelle. Coup sur coup sont tombés en leur pouvoir l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le Tyrol, Fribourg, Trieste, le Vorarlberg, les Pays-Bas aussi, enfin l'Espagne avec toutes ses possessions, sans compter des perspectives, telles que la Bohême et la Hongrie. L'empereur défunt, qui n'était pourtant pas un génie, semble avoir entrevu la fortune ascensionnelle de sa maison en tirant des cinq voyelles son orgueilleuse devise : A.E.I.O.U. *A*ustriae est imperare orbi universo.

Pour Philippe, sa ligne de conduit est toute tracée. Il sera Habsbourg avant tout. De concert avec son père, il ira vers cette conquête du Ponant qui s'offre à eux.